

## Matthieu 25,31-46

## FÊTE DU CHRIST-ROI

## SEIGNEUR, VIENS-TOI MÊME À MA RENCONTRE.

Cet Évangile est l'un des textes les plus difficiles de tous les Évangiles. Depuis toujours – comme saint Augustin le signalait déjà – mais surtout aujourd'hui, on en a fait une panacée en disant simplement ceci : « Le texte est clair : nous serons jugés uniquement sur la charité envers les pauvres ». Certains ont profité de cette idée pour éliminer tout le reste ; il suffit d'aimer les pauvres, disent-ils, et on est sauvé. À cela saint Augustin a bien répondu en son temps ; il disait, en citant le Psaume 11(10),5 « *Celui qui aime le péché déteste son âme* »<sup>1</sup>. Alors, dit-il, comment peut-on aimer son prochain quand on ne s'aime pas soi-même ? C'est impossible. Dès lors, si vous offensez Dieu, vous faites le péché, donc vous vous détestez vous-mêmes, vous ne pouvez pas aimer le prochain. De même il citait la phrase de saint Paul que nous connaissons bien : « *Si je donne tous mes biens aux pauvres et que je n'ai pas la charité, cela ne sert à rien* ». Donc quand saint Augustin réfute la mauvaise compréhension de ce texte, en soulignant le sens hors du commun de la charité, il veut montrer comment notre évangile est un sommet de la vie chrétienne plutôt qu'un résumé.

Ceci dit, essayons d'entrer un peu dans la compréhension de ce texte. On peut le voir sous deux sens différents. Voyons-les, ainsi que les difficultés qui, en partie, m'ont paru insurmontables.

Le premier sens, c'est que ce texte s'adresse aux chrétiens. Dans ce sens, les petits, les plus petits d'entre les frères de Jésus, ce sont les pauvres de ce monde qu'il faut aider. Mais alors arrive une triple objection. D'abord, c'est que, pour saint Matthieu, les plus petits c'est toujours les chrétiens. Ensuite, il est dit plus haut : « *Toutes les nations seront rassemblées devant Lui* » ; il ne peut s'agir des chrétiens, comme je vais bientôt le montrer. Enfin, pourquoi les justes sont-ils étonnés quand Jésus leur dit : « *J'ai eu faim, vous m'avez donné à manger* » ? Les chrétiens connaissent bien ce texte et savent qu'en aidant un pauvre, ils le font au Christ. Alors, quand le Christ dira : « *J'ai eu faim, vous m'avez donné à manger* », pourquoi sont-ils étonnés en disant : « *Quand est-ce que nous t'avons vu avoir faim ?* » Donc, vu sous cet angle-là, le texte est incompréhensible.

Prenons maintenant le second sens : ce texte s'adresse uniquement aux païens. En effet, l'expression « *Toutes les nations* » exprime, dans les Écritures, les nations païennes. On la trouve non seulement en Matthieu 24, 9, mais en Zacharie au chapitre XIV v. 3. Tout ce chapitre est intéressant pour voir comment les nations, ce n'est pas le peuple de Dieu, c'est uniquement les païens. Dans ce cas-là, on comprend l'étonnement des justes et des maudits. Les païens ne connaissent pas le Christ et, quand Jésus leur dira : « *et vous m'avez donné à manger* », ils peuvent dire : « *Quand est-ce que c'est arrivé ?* » Mais à cette interprétation il y a trois objections : la première c'est que, si les plus petits d'entre les frères désignent, dans saint Matthieu, les chrétiens persécutés, méprisés, c'est que les païens ont aussi, d'une certaine façon, la connaissance du Christ, puisqu'ils persécutent les chrétiens. De nouveau se repose la question : s'ils savent qui est le Christ, pourquoi alors la question qu'ils ont posée au Maître ? Ensuite ce discours s'adresse aux

<sup>1</sup> Les propos résumés ici de s. Augustin sont ceux du *Sermo de Disciplina Christiana*, IV. On retrouve une pensée proche chez Aelred de Rievaulx (1110-1166), *De l'Amitié spirituelle*, 3. : « C'est bien à tort qu'ils prennent ce beau nom d'amis, ceux qui se rencontrent dans le mal. Car qui n'aime pas, n'est pas ami ; et il n'aime pas l'homme, qui aime l'iniquité : « Qui aime l'iniquité, n'aime pas, mais hait son âme » ; or, qui n'aime pas son âme ne peut, à coup sûr, aimer celle d'autrui. D'où il suit, qu'ils se parent à tort du titre de l'amitié, qu'ils sont trompés par une vaine ressemblance et ne la possèdent pas en sa force et vérité. »

disciples sous forme de parabole. S'il vaut pour les païens, pourquoi Jésus l'adresse-t-il aux disciples ? Et enfin comment ces païens qui d'une certaine façon, ont connu le Christ, ont-ils pu être pour lui, en refusant de croire en lui ? Voilà quelques questions, auxquelles je n'ai pas encore trouvé de réponses satisfaisantes, ni les exégètes d'aujourd'hui.

Je vais simplement faire un essai de réponse, et tirer quelques vérités solides qui nous concernent et qui sont sûres. Essayons de répondre d'abord en commençant par analyser ce texte sous l'angle des païens. Les plus petits des frères de Jésus ce sont les chrétiens persécutés, méprisés, ceux qui ressemblent à Jésus qui a dit : « *Le serviteur n'est pas plus grand que le Maître, on m'a persécuté, on vous persécutera* ». Jusqu'où a été la persécution du Christ ? Il s'agit donc d'un chrétien qui a été persécuté comme Jésus. Vous vous rappelez aussi la parole de saint Paul : « *Tous ceux qui veulent vivre avec piété seront persécutés* ». Ces plus petits d'entre les frères de Jésus, ce sont donc les chrétiens authentiques, ce sont ceux qui veulent vraiment exprimer dans leur vie ce que le Christ a été ; en d'autres termes, ceux-là sont tellement fidèles au Christ, qu'ils sont les porteurs du Christ dans le monde. Il y a une objection ici : dans quel sens peut-on dire qu'un chrétien persécuté a faim, a soif, est étranger ? Ne peut-on pas être persécuté sans qu'on ait faim, sans qu'on ait soif, sans qu'on soit en prison ? On voit que, malgré tout, la réponse définitive n'est pas encore donnée. A cela on pourrait ajouter : « Devons-nous toujours être en état de persécution pour que le Christ soit nourri ? Pourquoi alors l'Église prie-t-elle pour que la paix s'établisse dans le monde et que Dieu écarte la persécution ? » Je confie cette question à votre recherche.

Prenons alors le deuxième sens, ou plutôt achevons cette première recherche qui a été faite du côté des païens seuls, en voyant aussi, dans les hommes de cette parabole, les chrétiens. Bien que ceux-ci connaissent le Christ, semble dire Matthieu et Jésus évidemment, ils ne peuvent jamais savoir qu'ils l'ont vraiment rencontré, qu'ils ont vraiment fait quelque chose pour lui. Le texte ne veut donc pas insister sur le fait que, quand on fait du bien à quelqu'un, c'est au Christ qu'on le fait, mais le texte veut insister sur ceci : « *J'ai eu faim* ». De même, cette parole : « *Aux plus petit des miens vous l'avez fait* », veut dire ceci : Le Christ a faim dans le cœur des hommes. Qu'est-ce que cela veut dire que le Christ a faim dans le cœur des hommes ? Quelle est cette faim dans le cœur des hommes ? Vous comprenez tout de suite que l'on est dans une dimension beaucoup plus profonde, plus vaste. Si je dis : « un mendiant a faim, je lui donne à manger, c'est le Christ que j'ai nourri », je ne réponds pas à la question « quelle était la vraie faim du Christ dans ce mendiant ? » Quand est-ce que le Christ a faim, quand est-ce qu'il a soif – rappelez-vous à la Croix –, quand est-ce qu'il était nu ? Et qu'est-ce que cela signifie la nudité du Christ ? Vous voyez donc qu'on peut approfondir le texte, et avancer dans sa compréhension, mais finalement il reste toujours une objection : quels sont ces plus petits ? Sont-ce seulement les chrétiens persécutés, comme Matthieu le dit, ou bien s'agit-il de tous les hommes en qui le Christ a faim ? Ici aussi je laisse cette question à votre recherche.

Pour terminer, quelles leçons sûres pouvons-nous tirer déjà dans ce que je viens de vous dire ? La première, c'est de vous situer, pour une bonne compréhension, dans le contexte. Cette parabole suit immédiatement la parabole des talents, elle-même faisant suite à la parabole des vierges. Or dans ces deux paraboles, il était question de deux idées-forces, deux idées essentielles : l'une, – la plus importante –, c'est que le Fils de l'homme vient certainement ; l'autre, c'est la vigilance. Cela veut donc dire que notre parabole insiste d'abord sur cette idée fondamentale : tôt ou tard, dans n'importe quelle situation, dans n'importe quel état où nous avons été et où tous les hommes ont été, on finira toujours par rencontrer le Christ. Finalement, c'est toujours lui que l'on aura devant soi. Vous comprenez bien qu'avec cette idée-là, très importante, tous les autres buts de notre vie, tous les autres motifs doivent pâlir et y être subordonnés. Si beaucoup de chrétiens voulaient croire cela, ils ne se disputeraient pas tellement autour d'un héritage, ils n'essaieraient pas de défendre à tout prix leurs droits et comprendraient saint Paul qui disait : « *Même si on est injuste envers vous, réjouissez-vous, car alors vous évitez d'être cause des disputes* ». Tout devient relatif, quand on a compris que la chose qu'il ne faut pas manquer, c'est vraiment d'être face au Christ tel qu'il voudra qu'on soit.

C'est pourquoi la seconde idée qui vient immédiatement, c'est la vigilance, et la vigilance faite en tous temps et en toutes choses. Puisque moi-même, et peut-être vous-mêmes, nous ne voulons pas saisir tout à fait le sens de cette parabole et de ces tout-petits que sont les frères, alors soyons prudents et essayons de chercher le Christ, de vivre pour lui, de lui être fidèles, de telle façon que, même sans le savoir, nous l'aurons quand même rencontré ; c'est une élémentaire prudence, quand on ne sait pas à qui on a à faire, surtout si ce quelqu'un se déguise, de prendre ses précautions pour bien accueillir n'importe qui. C'est cela déjà que l'Évangile veut dire : « Prenez vos précautions ! Vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir quand vous nourrissez le Christ, alors nourrissez tout le monde, tous sans exceptions ». Vigilance par conséquent, parce que chacun de nous risque d'avoir affaire au Christ.

Troisième leçon : Efforçons-nous d'être de vrais chrétiens, de ces petits que sont les frères du Christ, afin de donner aux païens la chance de rencontrer le Christ. J'ai rappelé plus haut comment le chrétien fidèle porte le Christ partout où il va. Dès lors, quand un païen, un incroyant qui ne connaît pas le Christ nous aide, c'est que son geste, sans que nous le sachions et sans qu'il le sache, ne sera pas considéré par le Seigneur comme fait à lui-même ?

Quatrièmement : notre Évangile commence ainsi : « *Le Fils de l'homme venant dans la gloire avec tous ses anges et siégeant sur son trône de gloire* », mais nous lisons dans la parabole : « *J'avais faim, j'avais soif, j'étais nus, j'étais en prison.* » Dans quelles dispositions pouvons-nous donc rencontrer le Christ ? Certainement pas quand nous voulons un Christ glorieux, mais quand nous préférons son humiliation, sa souffrance, sa petitesse. La fête du Christ-Roi a été, hélas, trop vécue comme un triomphe charnel et tout humain. La parabole nous montre comment nous corriger un peu de ces idées triomphalistes. Il faut nous orienter vers ce qui est petit, ce qui est faible, ce qui est méprisé. Nous devons donc préférer l'humilité, la croix, les misères, soit pour nous-mêmes, soit aussi quand nous les voyons chez les autres. Toutes les personnes qui sont riches et qui sont bien vues, spontanément nous les traitons bien, mais les autres, on n'y pense même pas. Il faut donc rééquilibrer tout cela et peut-être au début nous méfier davantage des riches et des gens « bien », pour davantage tourner nos regards vers les petits, et les faibles, et les voyous, et les voleurs, et les criminels, et les gens insupportables, et ceux qui ne sont pas dignes d'être aimés. Il n'est pas question ici de tel ou tel genre de personnes, mais d'une orientation d'esprit qui veut chercher le Christ non dans ce qu'il y a de glorieux, mais dans ce qu'il y a d'humble et de petit.

Cette fête du Christ-Roi en un mot, à la lumière de l'Évangile que nous venons d'entendre, ne voudrait-elle pas dire, tout compte fait, que Jésus veut nous mettre définitivement en garde contre toute fausse sécurité religieuse. En soulignant l'étonnement de tous au Jugement dernier, l'Évangile veut nous placer dans une insécurité totale quant aux résultats et aux fruits de nos œuvres, et nous inciter à nous confier entièrement à Jésus : « Seigneur, j'ai cru comprendre ta parabole, j'ai vu, en tous cas, que c'est la vie humble, la souffrance, la Passion, la croix que tu désires encore vivre jusqu'à la fin des temps. Tu m'as demandé la vigilance, tu m'as montré que chaque acte posé a une répercussion sur toi et sera rappelé à la fin du monde. Eh bien ! Je vais m'efforcer, sans chercher le résultat, à faire tout pour toi, à chercher davantage ce qui est petit et ce qui est humble, je te fais confiance.

Fête du Christ-Roi, fêtes des chrétiens démunis au niveau charnel, mais qui sont sûrs du triomphe spirituel de Jésus dans la souffrance, dans les petites choses, dans ce qui est méprisé par les hommes. Drôle de fête au point de vue humain et au point de vue de la société, mais c'est cette fête-là que nous fêtons aujourd'hui ! En d'autres termes, alors que dans toutes les fêtes du monde, les hommes célèbrent moins l'élu de la fête, qu'eux-mêmes à l'occasion de l'élu, ici, il nous est demandé de ne plus nous fêter nous-mêmes, pour ne fêter que Jésus Christ mort, crucifié, humilié, aujourd'hui encore, dans la personne de Ses frères, et peut-être aussi, dans la personne de tous les hommes.